JUGEMENT

DU

PEUPLE SOUVERAIN,

Qui condamne à mort la Queue infernale de Robespierre.

AVANT PROPOS.

ON ne peut se dissimuler qu'il existe une conjuration puissante contre la Convention nationale ; et si on la laisse encore s'accroître quelques jours, la guerre civile est inévitable.

Le peuple ne se souvient déjà plus de la trahison de Robespierre, quoique ce tyran ait été, pour le tromper, plus adroit que ceux d'aujourd'hui, puisqu'il parloit sans cesse

avec respect de la Convention nationale, lorsqu'il méditoit de l'assassiner.

Les tyrans d'aujourd'hui lèvent le masque; ils ne connoissent plus de la Convention que la montagne, et la montagne d'aujourd'hui est composée d'une vingtaine d'hommes, qui ont fait leur cour à Robespierre jusqu'au dernier jour de son règne.

La montagne a juré aux jacobins d'exterminer le marais : donc elle a juré d'assassiner la Convention toute entière.

Jamais on n'a vu dans le cours de la révolution des sections de Paris se ranger sous les drapeaux d'une faction. Plusieurs sont allés lui donner des témoignages de dévonement et ont promis d'appuyer l'infâme pétition de Dijon.

Ainsi, la Convention nationale qui a frémi d'horreur à la lecture de cette pétition, sera forcée d'y faire droit.

Si une telle conduite, si la réinstallation des sociétés populaires de section, à qui on promet l'affiliation après les avoir conspuées et anéanties; si les menaces réitérées d'égorger des tyrans qui n'existent plus, si dis-je, cet esprit infernal de division que l'on propage dans le peuple et dans la Convention,

ne sont pas une conspiration; je soutiens qu'il n'en a pas existé.

Peuple de Paris, tu as été trompé, tu l'est encore ! mais ton erreur actuelle seroit effrayante pour la république, si elle n'étoit assurée que dans un moment de crise; tu n'as d'autre point de ralliement que la représentation nationale.

Mais le torrent va grossir si la Convention nationale ne prend une attitude imposante, et les fureurs des scélérats peuvent faire de grandes plaies à la patrie.

Jugement du Peuple Souverain, qui condamne à mort la queue de Robespierre.

Le peuple François, sous la forme d'un homme robuste, debout sur un char, foulant sous ses pieds les rois et le monstre du fédéralisme, soutenu par la liberté, l'égalité, la justice et la force, paroît au Jardin national pour prendre connoissance de quelques troubles dont Paris est menacé.

Le soleil s'élévant sur l'horison, dissipe les nuages, lance sur lui un rayon bienfaisant qui semble présager son bonheur; toutes les vertus forment autour de lui une cour imposante. Les sciences et les arts richement parés, ornent de tous leurs attributs le char triomphant du peuple.

Le plus grand silence règne, on voit arriver de loin la terreur, précédée d'une liste de proscription où étoient les noms de huit millions de François.

Elle étoit soutenue par le carnage, l'incendie, la mort, et entourée d'un grand nombre de harpies, tenant d'une main des poignards et des torches ardentes, et de l'autre, des membres d'hommes qu'elles dévoroient. Le carnage, sous la figure d'un géant, tenoit une coupe de sang qu'il buvoit à longs traits, et un glaive à deux tranchans, sur lequel étoient gravés ces mots : *Guerre à mort aux aristocrates, aux modérés, aux ci-devant nobles, aux prêtres, aux alarmistes, aux indulgens, au peuple qui parle et à celui qui se tait.*

La terreur avoit les yeux étincelans de rage; des flammes sortoient de sa bouche et desséchoient sur son passage les productions de la nature.

Ce cortège s'approche du peuple avec un air menaçant : mais la terreur commence à craindre en présence des vertus qui soutiennent le peuple ; elle appelle autour d'elle l'artifice, la ruse, la calomnie et la discorde qui l'avoient si bien servie jusqu'alors. Elle veut encore une fois en imposer au peuple.

Elle obtient la parole et s'exprime ainsi :

« Bon peuple ! tu vois devant toi ceux » qui ont brisé tes fers, qui ont toujours » cherché à t'inspirer la haine des tyrans. » Par nos efforts, les satellites du despo- » tisme ont fui devant toi ; la Méditerrannée, » le Rhin, la Mozelle, la Sambre et l'Es- » caut ont été teints du sang des esclaves, » d'un bout à l'autre de l'univers ton nom » est redouté ; mais les ennemis de l'inté- » rieur sont encore en si grand nombre, que » nous désespérons de ton salut.

» Ton intérêt exige que la mort frappe » tous les prêtres, tous les ci-devant nobles, » qui nécessairement sont ennemis de la » révolution ; tous les marchands, parce » que nous ne voulons point de commerce ; » tous les riches, parce que l'égalité ne » peut les tolérer ; tous les laboureurs, » parce qu'on dit qu'ils sont tous acca- » pareurs ; tous les modérés, parce qu'ils

» sont plus dangereux que les aristocrates;
» tous les indulgens, parce qu'il est impossible que la France se soutienne avec cette sorte d'hommes toujours prêts à se mettre du côté du plus fort; tous les orateurs qui réclament tes droits, lorsque nous ne croyons pas que tu puisse en jouir jusqu'à ce que nous ayons abattu toutes les têtes de ceux qui s'opposeront à nos projets.

» Tu me rendras justice, et tu conviendras que je suis de meilleur foi que nos braves pétitionnaires de Dijon, qui n'ont osé faire le détail des différentes classes d'hommes que nous voulons immoler à à la liberté. Cependant il est une mesure de salut public que je n'ose te proposer, et la persécution qui s'exerce contre mes fidèles sujets, m'empêche de tout dire; mais elle ne m'empêchera pas de tout faire dans les ombres de la nuit.

La terreur en proférant ces dernières paroles se trouble; les harpies attribuent ce désordre à un regard que la justice vient de lancer sur elle; elles font retentir les airs des cris de rage, et disent au peuple; éloigne de toi la justice; *c'est une aristocrate de la faction d'Orléans.*

Le peuple, qui commençoit à s'irriter, veut avec sa massue exterminer la terreur ; mais la justice la retient, et dit que cette furie et ses émissaires n'auront pas la gloire de périr par l'effet de sa colère ; qu'elle partagera la honte de Robespierre dont ils sont les complices.

Le peuple se calme, et la terreur recommence.

» O toi, qui semble méconnoître la voix » de tes fidèles soutiens ; toi qui prête l'o» reille aux insinuations aristocratiques de » la justice, et qui refuses de croire aux » malheurs qui nous menacent, comme si » tu n'étois pas instruit par la plus funeste » expérience ; écoute ! ce n'est pas assez » dans le systême des modérés, d'avoir sa» crifié à leur haine Robespierre, Dumas, » Coffinhal, Couthon, Saint-Just, et quan» tité de valeureux champions, qui m'ont » si bien servi, et qui avoient conçu avec » nous le sublime dessein d'écraser le ma» rais (1) ; ils osent encore calomnier le » vertueux Fouquier de Tainville, qui al» loit comme disoit Conthon, au pas *de*

(1) C'est ainsi que les scélérats nomment maintenant 740 membres de la Convention nationale.

» *charge*, et qui, pour purger le sol de » liberté, envoyoit à la guillotine des en- » fans des vieillards, des femmes enceintes, » des sans-culottes, sans leur donner le » tems de parler ; pouvoit-on mieux défendre » la patrie : lui seul valoit une armée.

» Ce n'est pas tout, et Carrier, que les » jacobins revèrent, est aussi attaqué par » ce Fréron, qui voudroit ma mort. La pos- » térité croira-t-elle, qu'on ait fait à Carrier » un crime des 5 à 600 noyés qu'on a cou- » lés à fond dans un batteau à Souspape? » A quoi bon les formes quand on a des » millions d'hommes à tuer ! O peuple ! » notre attention est bien de légitimer tout » cela en assommant tous les Parisiens qui » ne voudront pas s'unir à nous pour con- » solider ma puissance ».

Les harpies applaudissent la terreur par des *bravo* mille fois répétés, et disent : *c'est ça, c'est ça*.

Oui peuple ! reprend la terreur ; on t'a- voit désigné, comme tes ennemis, *Bar- rère*, *Collot-d'Herbois*, *Billaud-Varenne*, *Vadier*, *Vouland*, *Amar* et *Duhem* ; Duhem, lui qui a si bien servi ma cause en appuyant, seul, la loi du 22 prairial.

Tous ces champions, fidèles de mes vo-

lontés, ne mourront pas jusqu'à ce que j'aie mis en mille pièces la table des droits de l'homme, inventée par le factieux *Hérault-Séchelles*; et la mort de celui-ci n'a pas encore vengé cet attentat à mon autorité. Tous ses complices sont ceux qui ont juré de maintenir ces droits, et une constitution que tu n'accepteras sans doute que quand j'aurai mis au néant le dernier des jureurs. Une seule crainte m'agite en ce moment; la montagne se dissout; ses plus ardens défenseurs désertent. J'ai cru pouvoir contenir ceux qui seroient tentés d'imiter ce dangereux exemple, en frappant un de tes mandataires; et je viens d'apprendre que tu en avois murmuré.

Mon seul espoir est dans le courage de Vadier; cet orateur énergique rallie de toutes ses forces les Jacobins et les *Scévola* du du midi à la montagne *qui, ne fût elle composée que de quatre députés, a-t-il dit, écraseroit le marais* (1).

Graces immortelles soient rendues à mon comité de correspondance; des adresses arrivent de toutes parts; celle de Dijon déjà adoptée par quelques sections, et qui va

---

(1) J'ai entendu ces propres paroles.

l'être par d'autres ; dont le suffrage m'est promis (1), va forcer la Convention à me livrer toutes les victimes que je dois immoler à mes fureurs.

» Vois jusqu'où s'étend mon règne, peuple; » et courbes ta tête altière devant mes dé» fenseurs, ou tu cesseras d'exister !

» J'ai mis en requisition toutes tes sub» sistances, et j'ai sous ma main tous tes » trésors ; j'ai des milliers de bras armés » pour ma cause : vois si tu peux délibé» rer. »

Le peuple, triste, abattu, effrayé, par de telles menacés, chanceloit, lorsque la liberté, fière et majestueuse, prononça ces paroles :

Peuple ! sied-t-il au vainqueur des rois coalisés, de redouter les fureurs de quelques scélérats ?

La terreur armée de foudre et d'audace, est impuissante ; lève-toi, et d'un seul de tes regards tu la feras rentrer dans la poussière.

Convaincue de ta force, elle veut te mutiler pour t'asservir ; le nombre de ses pros-

(1) Quelqu'un a promis de gagner la section du Panthéon, pour la faire revenir sur son arrêté.

crits compose tous tes membres ; si tu souscris ses arrêts, il n'y aura plus de
» toi sur la terre, que quelques membres
» palpitans qui seront bientôt la proie de
» quelques vautours ; et alors je périrai avec
» toi ; ta crédulité, ton enthousiasme, a
» failli plusieurs fois me bannir de ton ter-
» ritoire.

» La terreur et ses suppots se décorent
» des trophées de ses victoires, et aucun
» d'eux n'a combattu tes ennemis ; tes sol-
» dats seuls, sans autre impulsion que leur
» amour pour moi, ont ébranlé tous les
» trônes, et sauront les renverser ; mais
» pour prix de leur sang, ils te demande-
» ront compte du soin que tu auras pris
» de la défense de tes droits, et du soin
» que tu auras pris de défendre l'innocence
» contre les attaques des tygres qui veulent
» dévorer l'espèce humaine ; ils voudront
» savoir si j'existe, et s'ils n'auront pas en-
» vain sacrifié une partie de leurs membres ».

La puissance de la terreur est le plus sanglant des trônes ; tu dois l'abattre, ou je cesse d'habiter la France pour y voir revenir l'esclavage pendant tous les siècles.

Souviens-toi que Pitt fonda ses espérances sur les massacres des François ; lorsqu'on

lui reprochoit de te laisser tranquille dans les premiers jours de la révolution, il répondoit : *laissez-les faire, ils se détruiront eux-mêmes*; ce qu'il a prédit arrive.

Tu ne voulois pas croire à la perfidie de Robespierre; croirois-tu à la vertu d'une poignée de scélérars qui ont à te rendre compte de leurs forfaits : ils savent bien que la mort les attend; et pour prolonger leur existence, ils veulent mettre la patrie en deuil et régner sur les morts.

Robespierre savoit bien qu'il ne pouvoit échapper au supplice des scélérats; et pour se conserver dans la postérité le nom d'un tyran fameux, il avoit résolu de s'engloutir sous les débris fumans et ensanglantés d'une cité dont il avoit été l'idôle; il savoit bien qu'il lui eût été impossible de régner plus de huit jours, et que si Paris eût pu vouloir un moment la dictature, il eût été réduit en cendres.

Eh bien! ses successeurs souillés d'autant de crimes, ne montrent autant d'audace que parce qu'une partie de leur conduite atroce est inconnue; mais ils n'ignorent pas que leur fin approche et que le glaive de la loi doit les confondre. Il ne leur reste donc comme à Robespierre, que le choix d'une

mort célèbre, celle de confondre leur sang impur avec celui d'un million d'hommes.

O peuple, toi, si bon! tu vas encenser des hommes de sang, toi qui a vu avec l'évidence des preuves les crimes de Carrier! tu le vois, sans en être ému, fraterniser avec d'autres hommes à qui tu rends des hommages! l'innocence fraternise-t-elle donc avec le crime! Cette idée-là seule devroit t'éclairer; mais je me trompe, je ne veux point t'attribuer tant de bassesse; ce n'est pas toi qui, par des applaudissemens, sert les conjurés, ce sont des imbécilles, des femmes cruelles, et précisément les mêmes qui ont juré, le huit thermidor, de défendre jusqu'à la mort l'infâme tyran.

Vois quel cas peuvent faire les conjurés de semblables applaudissemens; aucun de ces valets stipendiés n'a secouru le tyran. Tu t'es levé, tu as entouré tes représentans, et les lâches adulateurs ont disparu.

Courage, peuple, courage! Défends ta représentation; ne souffre pas qu'aucune atteinte soit portée à sa liberté; et en retour elle respectera tes droits que des fripons ont usurpés.

Il ne faut pas m'immoler de victimes, je ne veux que des victoires.

Le carnage interrompt la liberté et dit : eh bien ! Rends-moi les patriotes qui sont dans les fers, rends-moi le comité révolutionnaire de Nantes, choisi par Carrier; absous-les des fusillades, ou nous exterminerons les Nantois qui sont acquittés.

La justice, indignée qu'un buveur de sang eût osé insulter à la divinité la plus chérie du peuple, répond pour elle.

Vil esclave des tyrans coalisés, saches que les patriotes sont des hommes de probité et humains, et non des assassins ni des voleurs: ceux que tu réclames, souillés de toutes sortes de crimes, n'ont point de droit à la clémence du peuple, et la liberté les réprouve; tu peux assassiner des citoyens, mais tu ne peux les avilir : leur sang innocent sera immortel; il parlera à la postérité, *il lui dira : la France a été désolée, dévastée, anéantie par des monstres, qui n'ont duré qu'un moment.*

Les harpies s'écrient : *O Marat! où es-tu?* La justice répond, scélérats, comment osez vous invoquer Marat? Marat, que la calomnie suivra jusqu'au Panthéon, étoit la terreur des traîtres et le défenseur des justes? Lorsqu'il plaida à la tribune la cause de Dussaux et Lanthenas, que Paris accusoit,

vouloit-il la mort de tous les hommes? Croyoit il que le sang d'un homme imbécille ou trompé dût couler avec celui d'un conspirateur? Marat, que vous assassineriez, s'il vivoit encore, vous désavoue ; vous n'êtes point ses disciples, vous êtes les agens des tyrans coalisés, qui ne vivez que de troubles et de sang?

Peuple éclaire toi! La mort plane sur ta tête. Les conspirateurs méditent ta perte dans l'ombre; ils feignent un attachement inviolable à la représentation nationale, pour l'égorger; et la suite d'un événement aussi funeste seroit ta perte.

Mais la représentation nationale saura bien qu'un ennemi qui menace à haute voix est à demi vaincu; elle sait bien qu'au premier signal elle aura cent mille hommes à ses ordres; elle sait bien que, si elle retomboit dans sa première captivité, tous les maux de la patrie lui seroient imputés à crime. Elle sait que les vociférations de quelques furies n'expriment pas le vœu d'un grand peuple.

Oui, peuple, tes représentans te sauveront dans l'intérieur, pendant que tes soldats maintiendront la gloire de tes armes!

cesse donc de craindre, réveille-toi de ton assoupissement, exprime ta volonté.

Le peuple éclairé, dit, je veux être libre, je jure de l'être jusqu'à la mort.

La terreur, témoin de ce serment, rugit; les furies et le carnage en fureur, essayent de porter au peuple un coup mortel: mais la justice prononce leur arrêt, la force l'exécute, et aussi-tôt la terre est arrosée de leur sang impur; et le dernier cri de la terreur est : que n'ai-je englouti mon pays !

Ainsi finit une faction cruelle, qui regardoit notre existence comme une faveur de leur part.

Veuille le peuple ne plus se laisser tromper, ne point prêter l'oreille aux calomnies et n'écouter que la voix de la vérité et de la justice.

SAINTOMER,
de la section du Muséum.

De l'imprimerie de Guffroy, rue Honoré, no. 35, cour des ci-devant Capucins.